

**La ville est tranquille**  
**Sombre panoramique du genre humain**  
*La ville est tranquille*, France 2000, 143 minutes

Dominique Pellerin

Number 215, September–October 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

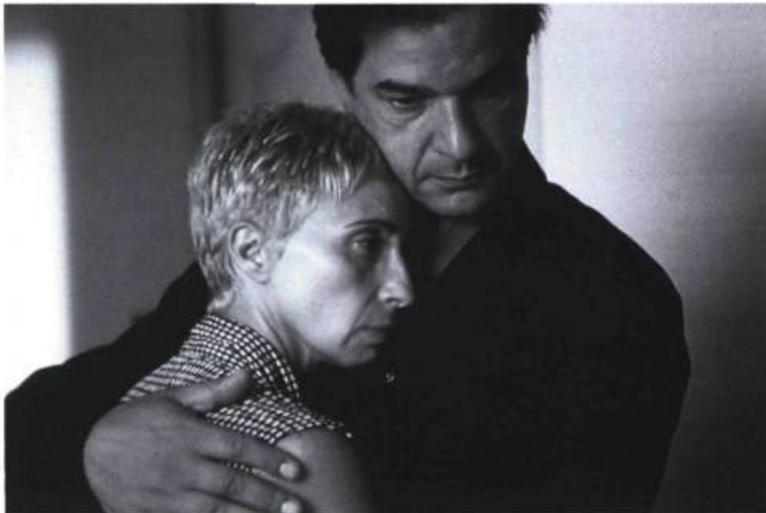
Cite this review

Pellerin, D. (2001). Review of [La ville est tranquille : sombre panoramique du genre humain / *La ville est tranquille*, France 2000, 143 minutes]. *Séquences*, (215), 44–44.

**LA VILLE EST TRANQUILLE**

Sombre panoramique du genre humain

**M**algré le triomphe du superbe **Marius et Jeannette** (1997), l'œuvre de Robert Guédiguian demeure méconnue. Le cinéaste roule pourtant sa bosse depuis plus de 20 ans et s'impose comme l'un des chefs de file du cinéma social français. Cinéaste atypique, Guédiguian s'entoure, de film en film, des mêmes acteurs, investit le même lieu, Marseille et surtout l'Estaque, le quartier de son enfance, adopte le même parti, celui des opprimés, et la même stratégie, la confrontation des classes. De film en film, seul le registre change, évolue. **La ville est tranquille** dresse un état des lieux de sa ville, compose un sombre panoramique du genre humain. C'est le registre tragique qu'explore ici le réalisateur, sans nuances, et avec des prétentions d'exhaustivité, quitte à éviter de justesse les clichés, quitte, par moment, à quasi verser dans le mélodramatique. Œuvre forte, d'une dureté parfois à la limite de l'insoutenable, **La ville est tranquille** sonde les peurs du cinéaste, expose sans précaution la déchirure du tissu social en cette époque de mondialisation, le désenchantement généralisé d'un monde où l'Homme, désespérément seul, dépourvu de tout repère, en manque d'amour, de rêves comme d'illusions, semble avoir perdu toute humanité.



Une humanité dépourvue de tout repère

Écrasée par le soleil et étrangement dépeuplée, Marseille semble tranquille. Pourtant, la mort rôde, la solitude tue. Devant la vacuité du quotidien, l'insolubilité des problèmes contre lesquels inlassablement ils se débattent, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, Français et émigrés, travailleurs, chômeurs et retraités cherchent vainement les faux-fuyants, versent dans la toxicomanie, la prostitution, les magouilles politiques et mafieuses, le racisme, la violence, l'ignominie, la faiblesse, la désolation...

Procédant par accumulation, qui apparaîtra par moment forcée, Guédiguian et son coscénariste, Jean-Louis Milesi, entrecroisent habilement le destin d'une dizaine d'âmes en peine, interprétées avec beaucoup de justesse par les acteurs fétiches du cinéaste. Tantôt pudique, tantôt sans retenue, Ascaride interprète

brillamment Michèle qui, entre la criée des poissons et la prostitution, s'échine pour la subsistance de son mari alcoolique, chômeur, séduit par la « préférence nationale », sa fille héroïnomane et sa petite-fille née de père inconnu. Remarquable de finesse et d'ambiguïté, Darroussin incarne Paul, un homme faible et lâche qui magouille et trahit les valeurs ouvrières, syndicales et donc politiques de ses parents et de ses collègues *dockers* en acceptant une prime de licenciement pour s'acheter un taxi. Fat et odieux à souhait, Pieiller expose le cynisme et la futilité des propos d'un intellectuel gauchiste vieillissant tandis que sa femme s'éprend d'un jeune comorien tout juste sorti de prison qui espère changer le monde mais sera victime d'un meurtre raciste et gra-tuit. Puis, superbe, Meylan laisse planer le mystère autour de Gérard, un être taciturne à souhait qui entretient, dans sa vie comme son travail, un étrange rapport à la mort.

La force de **La ville est tranquille** réside d'abord en ce que Guédiguian va au bout du registre qu'il a choisi. Il en résulte un film coup de poing. L'on doit toutefois déplorer le fait que, conséquemment, encore une fois ses personnages incarnent des problématiques fortes, apparaissent trop allégoriques et restent les simples porte-voix des préoccupations du cinéaste, leurs propos se révélant parfois didactiques et artificiels. Sans doute le plus complexe et le mieux réussi des personnages, Gérard fait exception et constitue la « respiration fictionnelle » du film : son opacité n'est jamais tout à fait levée; ses motivations, toujours reléguées dans un subtil non-dit. C'est en fait lorsque les personnages se taisent (notons la superbe scène entre Meylan et Darroussin dans l'appartement de Michèle après le « sacrifice » de sa fille), lorsque la caméra, sur les routes et à travers les différents quartiers de Marseille, poursuit le cyclomoteur de Michèle ou le taxi de Paul, que la désolation se fait la plus frappante, que l'on comprend que, peu importe la fuite, il n'y a aucune issue.

En fait, la plus grande force de **La ville est tranquille** réside dans le judicieux montage des images par le réalisateur. Multipliant les scènes courtes dans lesquelles deux ou trois personnages se croisent, se confient, se disputent ou se confrontent, Guédiguian a surtout l'intelligence de juxtaposer de façon insoutenable certaines scènes, certains plans, tels que la préparation du biberon par la grand-mère et celle de la dose d'héroïne par sa fille, que l'horrible et inattendu suicide de Gérard immédiatement succédé de l'optimisme de la séquence finale où le jeune pianiste géorgien du début s'exécute devant une foule bigarrée, la musique étant, une fois de plus, le seul élément apte à introduire ne serait-ce qu'une impression de joie et d'optimisme dans ce monde inhumain.

**Dominique Pellerin**

France 2000, 143 minutes — Réal. : Robert Guédiguian — Scén. : Robert Guédiguian, Jean-Louis Milesi — Photo : Bernard Cavalié — Mont. : Bernard Sasia — Mus. : Satie, Beethoven, Janis Joplin, etc. — Son : Laurent Lafran — Déc. : Michel Vandestien — Cost. : Catherine Keller — Int. : Ariane Ascaride (Michèle), Jean-Pierre Darroussin (Paul), Gérard Meylan (Gérard), Alexandre Ogou (Abderramane), Pierre Banderet (Claude), Jacques Boudet (le père de Paul), Pascale Roberts (la mère de Paul), Julie-Marie Parmentier (Fiona), Christine Brücher (Viviane Froment), Jacques Pieiller (Yves Froment), Julien Sevan Papazian (le jeune pianiste) — Prod. : Robert Guédiguian, Michel Saint-Jean, Gilles Sandoz — Dist. : Christal Films.